This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

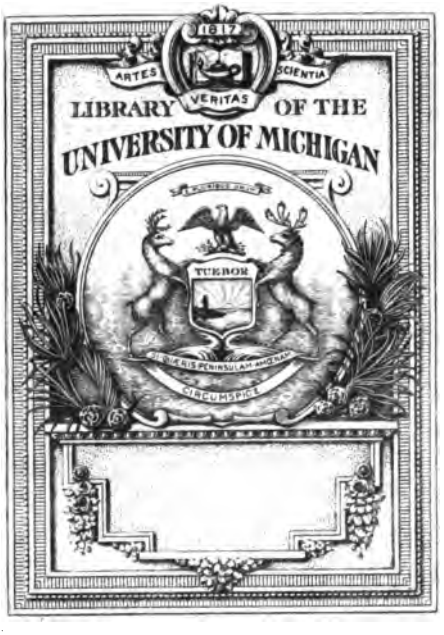
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J64
A 3 9015 00370 232
University of Michigan – BUHR



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

JOCRISSE JALOUX,

FOLIE, EN UN ACTE,

Par M. DORVIGNY.

Représentée sur le théâtre Montansier, le 11 frimaire an XII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, gallerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUVAL.	M. *Duval.*
Mad. DUVAL.	Mme *Bonioli.*
FONROSE, neveu de M. Duval.	M. *Sidoni.*
JOCRISSE, valet de M. Duval.	M. *Brunet.*
TONTINE, femme de chambre de Mad. Duval.	Mlle *Granger cad.*
PICARD, valet de Fonrose.	M. *Guibert.*

La scène se passe à Paris chez M. Duval.

Les acteurs tiendront place comme en tête des scènes.

PQ
1981
.D4
J64

JOCRISSE JALOUX.

Le théâtre représente un anti-chambe. Au troisieme plan, à droite, un petit buffet; au second, à gauche, une table, un bureau avec papiers, plumes, encrier, des chaises, fauteuils.

Dram. fd. 1) Rom. Dpt.
Vaudeville
3-22-32

SCENE PREMIERE.

JOCRISSE, TONTINE.

JOCRISSE.

Entrons dans stantichambre, ma chère Tontine, afin que j'vous prévienne sur tout c'que vous d'vez savoir avant que j'vous r'présente à nos maîtes respectueux.... respectifs j'veux dire.

TONTINE.

Eh bien, vous m'amenez ici pour être femme de chambre de madame. Vous m'avez déjà dit ça.

JOCRISSE.

Oui; mais ça n'est là qu'un préliminaire. D'abord faut pas que je vous annonce ici étourdiment, comme ma maîtresse et mon amoureuse que je veux t'épouser, parce que ste maison qu'est exemplaire et rangée comme un papier de musique, se trouverait escandalisée de loger deux amans dessus le même toit: madame surtout... oh! elle nous renverrait tout de suite.

TONTINE.

Qu'est-ce que vous direz donc que je suis?

JOCRISSE.

Je dirai que vous êtes ma sœur, parce que ça fermera....

TONTINE.

Eh bien, c'est dit, je serai votre sœur et je vous appellerai mon frère.

JOCRISSE.

Oui, et vote nom ici sera mademoiselle Jocrisse, en attendant q'vous soyez décorée d'celui de madame. Après ça, faut savoir que j'ai un *taque*, moi, qu'est ben connu dans

ste maison, et y faut q'vous ayez l'air d'en avoir un peu du même, pour qu'on vous croye pas aisément d'la famille.

TONTINE.

Eh ! qu'est-ce que c'est que ce tact que vous avez ?

JOCRISSE.

Dame, c'est d'àbord beaucoup d'intelligence et d'activité sur tout c'qu'on me commande.

TONTINE.

Oh ! là-dessus, vous savez bien que je n'en manque pas non plus.

JOCRISSE.

C'est vrai q'vous êtes assez agissante par vous-même, et ce n'est pas ça non plus que j'veux vous r'commander.... mais, c'est q'dans ma vivacité on me reproche queuq'fois d'être maladroit, parce que je casse souvent ; mais j'y ai accoutumé les maîtes, et ça passe... ainsi, pour avoir l'air de la famille, y vous faut prendre ce même gendre là, paraître étourdie, casser, briser queuq'choses avec l'air de l'empressement à ben servir, et tout l'monde s'y trompera et vous reconnaîtra pour ma sœur véritable.

TONTINE.

Oui, mais casser, briser... faudra payer après, et ça diminuera nos gages.

JOCRISSE.

Bah ! bah ! payer !... pas du tout. Les maîtes grondent et ça passe dans les oublis, ça. Pardine, si on payait tout c'qu'on casse, les gages n'y suffiraient pas ; mais une sottise d'un côté, une giffe de l'autre... ça acquitte tout... La colère des maîtes se contente, et la bourse des domestiques ne diminue pas.

TONTINE.

Peste ! comme vous raisonnez là-dessus !

JOCRISSE.

Dame, oui, parce que je le sais par expérience. J'ai reçu tel soufflet qui m'a payé deux bouteilles de liqueur, tel coup de pied qui m'a sauvé six tasses de café, et tel tiraillement d'oreilles qui m'a terpagné une soupière de porceline !

TONTINE.

Eh bien, moi, je ne veux ni recevoir de soufflets, ni avoir les oreilles tirées.

JOCRISSE.

Bah ! queu délicatesse ! on s'fait à tout ; i n'y a que le commencement qui coûtent. Je disais comme ça, moi, dans les principes ; mais à présent, je ne regarde pas pu à une tape que j'n'écoute une mauvaise parole, c'est des calus,

voyez vous ; qu'on se fait dessus tout ça. Les gages se ramassent toujours, et on finit par avoir de quoi s'établir. . . . Mais j'entends venir notre maîte. J'vas vous présenter et vous recommander comme i faut. Souvenez-vous toujours de ma première leçon.

SCENE II.

JOCRISSE, TONTINE, DUVAL.

JOCRISSE, *à Duval.*

Monsieur, v'là ma sœur Jocrisse que je vous ai t'annoncée.

DUVAL, *la regardant avec intérêt.*

Comment donc, elle promet beaucoup. Elle a le physique très-avantageux.

JOCRISSE.

Oh ! monsieur, nous promettons ben tous les deux . . . . mais pour du physique, ma sœur n'en a pas du tout, et même elle ne sait tant seulement pas ce que ça peut-être, ni moi non pus.

DUVAL.

Eh mais, idiot, du physique, c'est la forme extérieure, c'est l'agrément de la figure... enfin c'est toute la représentation de la personne.

JOCRISSE.

Ah ! oui, pour ce qui est de ça, ma sœur et moi je ne représentons pas mal.

DUVAL, *riant.*

Oui, elle, mais pour toi, tu ne peux pas t'en flatter.

JOCRISSE.

Bah ! est-ce que j'n'ai ti pas une figure extérieure aussi comme elle?

DUVAL.

Oh ! très-intéressante même ; mademoiselle est une jolie personne, mais, toi.

JOCRISSE, *piqué.*

Dame, ce n'est pas ma faute si ma sœur a pris toute la beauté de la famille.

DUVAL.

Elle est très-bien comme cela . . . . et je suis sûr qu'elle plaira à ma femme au premier coup-d'œil. Vraiment, à la voir si jolie et si raisonnable, je douterais presque qu'elle put être ta sœur. Elle n'a pas l'air de tenir de toi du tout.

JOCRISSE.

Oh ! que si, monsieur, qu'elle en tient, vous le verrez

bientôt. (*bas à Tontine.*) Voyez vous, v'là déjà les soupçons ?... I faut l'y faire queuq'gaucherie qui l'y persuade que vous êtes de la famille.

DUVAL.

Ecoute, ma femme n'est pas encore sortie de sa chambre, et, pour causer avec vous en attendant, je vais toujours déjeûner ici. Jocrisse, dresse moi une table. (*il prend une chaise pour s'asseoir.*)

JOCRISSE.

Vous allez t'être servi, monsieur. (*bas à Tontine.*) Fais donc ben vîte queuq'maladresse. (*Tontine retire la chaise de Duval et lui avance un fauteuil.*)

DUVAL, *prêt à tomber, se retient à moitié.*

Ah ! ventrebleu !... qu'est-ce que vous faites donc !...

JOCRISSE, *bas à Tontine.*

Bravo ! v'là un bon début !...

TONTINE, *à Duval bonnement.*

Eh ! mais, monsieur, je vous donne un fauteuil pour que vous soyez plus à votre aise.

DUVAL, *avec humeur.*

Oui, et vous risquez de me faire casser les reins !...

JOCRISSE.

Oh ! monsieur, c'est la vivacité pour vous servir.

DUVAL, *se relevant aidé par Jocrisse.*

Dis plutôt que c'est la maladresse et l'étourderie qui me semblent héréditaire dans ta famille... Oh ! de ce côté là, tu ne peux pas la renier. Ce trait là seul me prouve qu'elle est bien ta sœur. (*il se rassied avec précaution.*) (*à Tontine.*) N'y touchez plus, mademoiselle, je m'asseoirai tout seul.

JOCRISSE, *bas à Tontine.*

Vois-tu q'ça prend déjà ben ! Monsieur, v'là du vin, et un p'tit gâteau de flûte comme vous l'aimez... Sentez-vous du mal queuq'part ?

TONTINE.

Ah ! mon dieu, monsieur, que je suis donc désolée de ma maladresse.

DUVAL.

Il est vrai que vous êtes un peu étourdie... mais c'est à bonne intention, et je ne vous en veux pas.

JOCRISSE.

Je vous l'ai ben dit, ma sœur, monsieur, a le meilleur caractère du monde.

DUVAL, *bonnement.*

Oui, je crois l'avoir bon... mais encore faut-il prendre garde à ce qu'on fait, et ne pas mettre trop de vivacité.

JOCRISSE.

Sûrement, ma sœur, monsieur a raison, et tu mérites ben que je te gronde... (*à Duval.*) Mais, monsieur, c'est dans le sang, ça, et on ne peut pas se r'fondre.

DUVAL.

Une belle excuse !... Mais, pour un premier jour, je ne veux pas la gronder, moi : au contraire, la mettre à son aise... Allons, ma chère enfant, oublions cela et reprenez courage... Tenez, versez moi à boire, et à votre santé pour la peine. (*il lui tend son verre.*)

JOCRISSE, *donnant la bouteille à Tontine.*

Voyez si c'est pas un plaisir d'avoir des maîtes comm'çà. (*bas à elle.*) Verse lui à côté. (*elle verse du vin sur les manchettes de Duval.*)

DUVAL, *se reculant tout fâché.*

Ah ! morbleu ! encore une gaucherie !

JOCRISSE.

Ça n's'ra rien, monsieur, vîte un peu d'eau par là-dessus. (*il lui renverse la caraffe.*)

DUVAL, *se levant en colère.*

La peste soit de l'imbécille ! me voilà noyé à présent !

JOCRISSE, *l'essuyant avec sa serviette.*

Eh ! monsieur, i n'y a pas de danger. L'eau est l'ennemie du vin, elle va tout avaler qui n'y paraîtra pus.

DUVAL.

Mais, misérable ! je suis tout inondé.

JOCRISSE.

Pour un moment, mais sa s'séchera et n'y aura pas de tache.

DUVAL.

Allons, vous verrez qu'il a encore raison.

JOCRISSE.

Mais sûrement... si monsieur voulait l'entendre.

TONTINE.

Ah ! mon frère, monsieur a sujet d'être en colère... pour moi je lui fais bien mes excuses, et je n'ose plus rester devant lui. Je lui demande la permission de me retirer.

DUVAL, *se radoucissant.*

Non, non, ma belle enfant... au moins vous avez de la franchise et vous convenez de vos torts. Il y a de la ressource avec vous.

JOCRISSE.

Oh ! que oui, que y en a, j'en réponds, moi.

DUVAL.

Voilà une belle caution ! l'embarras de voir des maîtres,

joint à l'envie de bien faire, vous fait commettre des étourderies ; mais vous vous corrigerez par la suite.

JOCRISSE.

Sûrement, monsieur, et puis j'la stilerai, moi, dessus c'qui peut l'y manquer.

DUVAL.

Oui, elle pourra se vanter d'être à bonne école !

JOCRISSE.

Certainement, car depuis que j'suis t'à la vôte, j'y ai ben profité, moi.

DUVAL.

Oh ! tu m'en donnes à tout moment de belles preuves !

JOCRISSE.

Dame, j'fais tout c'que j'peux pour contenter monsieur, et ma sœur fera tout de d'même.

DUVAL.

Non, non, qu'elle ne t'imite pas, au contraire, c'est ce que je lui recommande bien. (*à Tontine.*) Je vais prévenir mon épouse et la disposer à vous recevoir favorablement ; mais faites un peu plus d'attention avec elle, car elle est plus difficile que moi. (*il sort.*)

SCENE III.

JOCRISSE, TONTINE.

JOCRISSE.

Eh ! ben, vois-tu que je t'ai ben conseillé de paraître maladroite.

TONTINE.

Pas du tout, car ça manqué le fâcher et me faire renvoyer.

JOCRISSE.

Eh ! mais, ben au contraire, putôt. Il allait se douter que tu n'étais pas ma sœur, et i n't'aurait pas reçue.

TONTINE.

Oui, mais me faire passer pour une imbécille aussi, et pour une fille qui ne sait rien faire ! ça me répugne à moi. On est toujours bien aise plutôt de se faire honneur de ce qu'on fait et de recevoir des complimens.

JOCRISSE.

Ah ! v'là déjà l'orgueil qui perce... Est-c'que vous seriez venue par hasard ici, mademoiselle, pour y faire quequ conquête ! est-c'que vous y ambitionneriez ti d'autes complimens que les miens.

TONTINE.

Allons, v'là déjà aussi que vous vous montrez jaloux, vous ! c'est un mauvais défaut que vous avez-là !... et si à force de faire des sottises, ce brave homme me prend en grippe et me met à la porte ?...

JOCRISSE.

Eh mais, non, j'te dis. Je l'connais à fond. I rira putôt de tes gaucheries qu'il ne s'en fâchera... mais comme i t'faut toujours un protecteur ici, représente toi ben à présent vis-à-vis de mon maître et ne fais pus de maladresse avec lui. En v'là t'assez comm'ça, i pensera que tu te corriges, et i prendra ton parti. Mais, avec la dame, i t'en faut encore queuq'zunes ben conditionnées pour qu'elle ne soupçonne pas note amour ; car c'est encore elle qui serait la plus revêche là-dessus.

TONTINE.

Mais elle se fâchera contre moi, me battra peut-être et me renverra.

JOCRISSE.

Pour se fâcher, ça n'manquera pas du premier coup, car elle est ben taquine de son naturel ; pour te battre, t'attraperas p't'être ben queuq'taloches ; mais, à moins de se faire maître ou maîtresse, on n'est pas à l'abri de ça... mais pour te renvoyer, oh ! j'y en défie ; dès que monsieur te protégera, t'est établie ici comme si tu y avais passé un bail.

TONTINE.

Moi je crois bien plus naturel qu'un mari donnera raison à sa femme contre sa domestique.

JOCRISSE.

Eh mais, mon dieu ! laisse-toi donc conduire, et rapporte t'en à mon inspérience sur des caractères que j'étudie depuis dix-huit mois... Tu ne connais pas encore l'ambition des maîtes, c'est de pouvoir dire : « Vous voyez ben ste » fille-là qu'à l'air si bon sujet à présent ? eh ben, ça n'é- » tait qu'une idiote quand elle a entré à mon service, et » c'est moi qui l'a formée. » Quien la v'là, note maîtresse.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DUVAL, *en peignoir et cornette de nuit.*

Mad. DUVAL.

Est-ce là cette fille qui vient pour me servir ?

(*Tontine fait la révérence.*)

JOCRISSE.

Oui, madame.

Mad. DUVAL.

A-t-elle déjà servi quelques dames.

JOCRISSE.

Non, madame, vous avez son étrenne; ainsi faudra l'y passer queuq'chose dans le commencement.

Mad. DUVAL.

Mais, est-ce qu'elle n'a pas une langue pour répondre elle-même!

JOCRISSE.

Si fait, madame; mais comme elle est timide et qu'elle craint de parler mal, je répond pour elle.

Mad. DUVAL.

Ah! tu te flattes donc de bien parler, toi, et sur-tout de n'être pas timide!

JOCRISSE.

Oh! j'dis, en fait d'ça, je savons gouverner note parlement, et madame pense ben...

Mad. DUVAL.

Oui, je pense que c'est mademoiselle que j'interroge et que c'est elle qui doit me répondre.

JOCRISSE.

Ah! si madame l'ordonne, je ne l'y défends pas... mais comme je suis son frère et que c'est moi qui la présente, je me croyais permis... et même obligé; au surplus la v'là, madame.

Mad. DUVAL.

Ah! tu es son frère?...

JOCRISSE.

Oui, madame, propre frère par moi-même, et elle est ma sœur pour qui que j'vous demande l'honneur de vos bonnes graces.

TONTINE, *poliment et avec une belle révérence.*

Et je m'efforcerai de les mériter, madame, par l'exactitude de mon service et mon zèle à vous contenter.

Mad. DUVAL.

Elle se présente et s'énonce très-bien! et pour être ta sœur, elle ne te ressemble guères, heureusement pour elle.

JOCRISSE.

Grand merci, madame, pour elle; car pour moi i n'y a pas d'quoi... (*bas à Tontine.*) Vois-tu déjà le compliment que ton orgueil m'attire!... Je te dis que tu vas tout gâter avec ce ton là.

Mad. DUVAL.

Laisse la parler, il paraît que mademoiselle n'a pas besoin de ton secours pour s'expliquer.

JOCRISSE, *à part avec humeur.*

Oui, elle va en faire de belle! C'que c'est qu'l'amour-propre des femmes!

Mad. DUVAL, *à Tontine.*

Comment vous appelez-vous?

TONTINE.

Madame, on m'appelle...

JOCRISSE, *lui coupant la parole.*

Eh! pardine, mam'selle Jocrisse.

Mad. DUVAL.

C'est son nom de famille, sans doute; mais elle en a un autre apparemment, pour la distinguer de toi?

JOCRISSE.

Oh! de ça, oui... Eh ben, par distinction, elle s'appelle Jocrisette.

Mad. DUVAL.

Mais ce n'est pas là un nom de baptême; quelle est le sien.

JOCRISSE.

Ah! vous en demandez beaucoup!... mais comme nous avons eu le même parrain, elle porte mon même nom. Je m'appelle, moi, Gilles Jocrisse, et elle Gillette Jocrisette.

Mad. DUVAL.

Certes, voilà deux jolis noms pour une demoiselle.

JOCRISSE.

Dame, nous n'sommes pas glorieux dans not e famille.

Mad. DUVAL.

Oh! je veux changer cela, je l'appellerai Louise ou Rosette, ce sera plus honnête.

JOCRISSE.

Comme vous voudrez, madame; mais pourtant, je crois que S. Gilles vaut ben un autre patron.

Mad. DUVAL, *à Tontine.*

Dites moi, mademoiselle, savez vous travailler en linge? coudre, blanchir, coëffer surtout! car c'est-la l'essentiel pour moi.

TONTINE, *poliment.*

J'ai appris ce qu'une femme de chambre doit savoir, et j'espère que madame sera contente de mes soins pour mériter sa bienveillance.

JOCRISSE, *bas à Tontine.*

Bah! c'est trop ben parler de moitié, ça.

Mad. DUVAL.

Qu'est-ce que tu lui dis donc là? Mademoiselle, j'attends du monde, et je veux être coëffée de bonne heure, venez arranger mes cheveux. (*elle sort.*)

JOCRISSE, *bas à Tontine.*

V'là un moment favorabe!... ne manque pas de la tignoner un peu rudement. (*Tontine sort après sa maîtresse.*)

SCENE V.

SOCRISSE, *seul.*

Voyez donc s'torgueil qu'elle a de vouloir faire la capable et la savante!... je suis sûr qu'elle va chercher encore à briller dessus la tête de madame... mais j'irons de tems en tems l'y donner un coup-d'œil, et je l'y ferons faire queuq' coup de main de travers... oh! oui, faut que je la mette à mon pas...

SCENE VI.

JOCRISSE, DUVAL.

DUVAL, *vient une lettre à la main.*

Où est ta sœur?

JOCRISSE.

Elle est allée coëffer madame.

DUVAL.

Bon! toi, approprie bien tout ici, car il va nous venir du monde.

JOCRISSE.

Oh! monsieur, il n'y a pas besoin de me recommander ça, vous savez ben q'c'est mon fort que la propreté.

(*il balaye, frotte et torchonne, en chantonnant, pendant que Duval lit sa lettre, il fait ensuite semblant de frotter et fait des glissades.*)

Faut que je me mette frotteur, moi! j'ai d'belles dispositions à ste danse là!... et puis c'est un exercice qui développe ben les graces d'un jeune homme ben fait; voyez les attitudes qu'on prend... et à volonté... et les tems de repos... c'est pittoresque, ça, on dirait qu'on nage! voyez les beaux bras. (*il prend différentes attitudes grotesques.*)

DUVAL, *le surprenant dans une*

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?...

JOCRISSE.

Monsieur, je frotte vos appartemens.

DUVAL.

Balaye simplement, et ne frotte pas.

JOCRISSE.

Je vous obéirai, monsieur, et je me bornerai au balai.

DUVAL, (*il ploie et serre sa lettre.*)

J'apprends avec plaisir que mon vin est arrivé au port, j'ai justement des demandes pour fournitures et je pourrai les remplir. (*à Jocrisse qui secoue fortement contre lui.*) Mais, imbécille ! ne vois-tu pas que tu me couvre de poussière !

JOCRISSE.

Dame, monsieur, c'est pas ma faute, faut ben qu'elle aille queuq'part... mais, pour vous faciliter, j'm'en vas escouer pus loin.

DUVAL.

Eh ! commence par une autre chambre.

JOCRISSE.

Oui, monsieur. (*à part.*) Allons putôt voir comment que ma belle coëffeuse s'y prend avec les cheveux de madame.

(*Il entre au fond.*)

SCENE VII.

DUVAL, *seul, s'asseyant à son bureau.*

Je vais répondre un mot à mon commis, pour qu'il m'envoie de suite une voiture du meilleur. (*il se met à écrire, un peu après on entend crier dans la chambre.*)

Mad. DUVAL.

Ahi! ahi! eh mais, mademoiselle, prenez donc garde.

DUVAL, *en écrivant.*

« Et vous joindrez deux caisses de Champagne, mousseux et non mousseux. » (*il parle.*) Justement mon neveu m'en a déjà demandé. (*il écrit.*)

SCENE VIII.

DUVAL, *au bureau*, JOCRISSE, *rentre du fond.*

JOCRISSE, *à part et content.*

Ah ! jarni ! en v'là toujours deux bonnes que j'l'y ai fait faire là, malgré elle ; mam'selle se piquait de faire l'entendue.

Mad. DUVAL, *dans sa chambre, criant.*

Allez, mademoiselle, c'est affreux ! vous êtes encore plus maladroite que votre frère.

JOCRISSE, *au fond.*

Bon ! bon !

DUVAL, *à son bureau.*

Qu'est-ce que j'entends donc là ! mon épouse gronde, je crois.

JOCRISSE.

Ah ! monsieur, faut pas prendre garde à ça. Vous savez ben qu'c'est son habitude.

DUVAL, *se levant et serrant ses papiers.*

Ce sera quelqu'étourderie de ta sœur, car tu disais bien : elle te ressemble de ce côté-là. Je vais savoir ce que c'est.

(*Il entre au fond.*)

SCENE IX.

JOCRISSE, *seul et content.*

J'avais ben jugé le coup. Ça a pris comm' je voulais.

(*On entend madame Duval.*)

Non, non, mademoiselle, je ne veux pas de vous. Allez retrouver votre frère, vous êtes tout aussi habile que lui.

JOCRISSE.

Là, nous v'là ben reconnus et déclarés pour frère et sœur !... il n'y a pus à s'en dédire de note parentée.

SCENE X.

JOCRISSE, TONTINE, *revenant du fond.*

TONTINE, *confuse.*

Eh bien, M. Jocrisse ! nous voilà bien avancées avec vos folies.

JOCRISSE.

Sûrement. V'là justement ce que je demandais.

TONTINE.

Mais, étourdi et mal avisé que vous êtes ! nous voilà tous les deux à la porte.

JOCRISSE.

Bah ! bah !... je te dis que y a des maîtes qui seraient fâchés de ne pas avoir occasion de gronder, parce que ça leux y purge la bile. Je ne ferai pas encore mon paquet de ce coup là, va.

TONTINE.

Oh ! si fait, car voilà le mari qui vient nous signifier notre sentence.

JOCRISSE.

Laisse-le arriver; tu vas voir que j'allons en rappeler.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DUVAL.

DUVAL, *à Tontine.*

Très-bien, mademoiselle, vous avez fait de fort belles choses ! mon épouse est dans une colère terrible contre vous et ne veut plus vous voir...

JOCRISSE.

Bah ! monsieur, c'est q'vote femme n'a pas un bon caractère comme vous, et qu'elle se fâche toujours pour des riens.

DUVAL.

Comment, misérable ! lui arracher les cheveux, la brûler ! tu appelles cela des riens...

JOCRISSE.

Sûrement, monsieur, souvenez-vous donc de ce jour que vote barbier ne venait pas, et que vous étiez pressé de sortir... moi, par zèle, j'ai voulu essayer de vous raser... je vous ai ratissé par-ci, par-là un petit brin de la joue et écorché le menton, eh ben ! vous vous êtes essuyé ben tranquillement avec des petites mouches de taffetas que vous avez mis pour remplissage, en disant que c'était votre faute de vous être confié à moi !... V'là comme tous les maîtes devraient prendre les choses.

DUVAL.

Oh ! parbleu ! tu fais bien de me rappeler cela !...dis donc au contraire que je suis trop bon, et que je t'en ai trop passé... Mais tu ne feras plus des tiennes, dans ma maison, car ma femme veut que tu en sorte avec ta sœur, et je viens pour te donner ton congé.

JOCRISSE.

Eh ben, moi, monsieur, je ne l'accepte pas... Mettons que j'aye eu des torts les autres fois; vous me les avez grondés et pardonnés, et on ne revient pas dessus ce qu'est passé... mais pour ste fois ci, je suis t'innocent de la tête de vote femme comme de la vôte, et je m'en lave les mains de toutes deux.

DUVAL.

Soit, mais ta sœur n'en peut pas dire autant !...

TONTINE.

Eh ! mondieu ! monsieur, je puis bien vous assurer...

JOCRISSE.

Paix, ma sœur ! je vous recommande la modestie ; i ne faut jamais ostiner les maîtes en voulant s'escuser, faut putôt leux donner la satisfaction de convenir de tout c'qu'ils reprochent, vrai ou non, i payent pour avoir ce plaisir-là... Mais, v'là monsieur qu'est juste et bon ! i dira un mot en vote faveur à madame, et elle vous pardonnera.

DUVAL.

Oh ! j'en doute beaucoup, car elle est trop irritée.

TONTINE.

Monsieur, j'ose vous promettre que madame ne sera plus mécontente.

DUVAL.

Si vous êtes si sûre de pouvoir la satisfaire, que ne le faisiez vous donc d'abord ?

TONTINE.

Dame, monsieur... c'est que ma main... Mon frère m'a pous...

JOCRISSE, *vivement, bas à Tontine.*

Allons, vas-tu pas me trahir. (*haut.*) Oui, monsieur, c'est que sa main a tremblé, voyez vous, parce que la figure de madame... son premier coup-d'œil est imposant, au moins!..

DUVAL.

A la bonne heure. Allons, en faveur de ta sœur qui est vraiment plus intéressante que toi, je vais tâcher d'engager mon épouse à vous garder encore... Mais, toi, prend garde d'abuser de ma patience. (*il sort.*)

SCENE XII.

TONTINE, JOCRISSE.

JOCRISSE.

Bah ! c'est encore des mots, ça. (*à Tontine.*) Mais tu vois toujours que v'là qu'j'ai tout raccommodé... Imagines-toi donc que je connais leux esprits, de mes maîtes, comme ma poche ; à présent, reste ici en attendant que tu soies pardonnée ; moi, je vas apprêter son chocolat comme si de rien n'était.

SCÈNE XIII.

TONTINE, *seule.*

Je ne sais pas si je fais bien de me laisser conduire par M. Jocrisse, mais il me paraît que le moyen qu'il a pris et qu'il me fais prendre, n'est pas le bon pour me conserver ici.

SCENE XIV.

TONTINE, PICARD, *entrant du fond.*

PICARD.

Mademoiselle, je viens de la part de M. Fonrose, mon maître, pour faire prévenir M. Duval, son oncle, qu'il va venir déjeûner avec lui et goûter son vin. (*il est descendu près Tontine et la reconnaît.*) Eh mais, que vois-je ! mademoiselle Tontine ici.

TONTINE, *à part.*

Ah ! c'est M. Picard.

PICARD.

Mademoiselle, je suis très-surpris de cette heureuse rencontre ; je croyais parler à la femme-de-chambre de madame Duval.

TONTINE.

C'est aussi moi-même, monsieur.

PICARD.

Mais on m'avait dit en bas que c'était la sœur de Jocrisse qu'il avait fait recevoir... Je suis charmé, mademoiselle, d'être détrompé si agréablement, et que l'occasion me procuré l'avantage de pouvoir vous faire ma cour, et vous renouveller les sentimens que je vous ai déjà manifesté. (*Jocrisse apportant une nape, etc.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *les regardant du fond.*

JOCRISSE.

Quien ! v'là M. Picard qui cause ben saincyerement avec mademoiselle Tontine ! pourquoi donc qu'il prend ces libertés-là au vis-à-vis d'elle ?

PICARD, *bas à Tontine sans voir Jocrisse.*

Dans cette douce espérance, mademoiselle, permettez-moi de vous témoigner le plaisir que j'ai de vous avoir retrouvée

si heureusement. (*il va pour l'embrasser, Jocrisse se glisse entre eux et reçoit le baiser ; silence et attitude comique.*)

JOCRISSE.

La peste, M. Picard, vous êtes ben poli et ben caressant aujourd'hui !... (*à Tontine.*) Allez-vous en, mademoiselle, auprès de votre maîtresse, qui vous demande.

PICARD.

Ah ! mon cher Jocrisse ! vous m'avez escamoté-là un baiser que je ne destinais pas pour vous.

JOCRISSE.

Je m'en ai ben douté.

PICARD.

Permettez-donc que je m'en dédommage avant que mademoiselle nous quitte. (*il va pour l'embrasser.*)

JOCRISSE, *en colère, l'arrêtant.*

Comment, que je permette ! au contraire, c'est que je défens ben même...

TONTINE, *avec un peu d'humeur.*

Eh ! mais, M. Jocrisse, ne vous échauffez pas... je saurai bien dire à monsieur ce qu'il faudra.

PICARD.

Sans doute : laissez parler mademoiselle ; à quel droit vous ingérez-vous dans ses affaires ?

JOCRISSE.

Ah ! à queu droit ? au droit de ce quelle est ma sœur, et qu'un frère aîné, comm'moi, à le droit de s'ingérer dans sa famille.

PICARD.

Ah ! c'est donc mademoiselle qui est votre sœur, comm' on le disait là-bas ? ma foi, je ne m'en doutais pas. J'ai l'honneur de la connaître de puis long-tems, et jamais je n'avais entendu dire que vous fussiez son frère.

JOCRISSE.

Eh ben, monsieur, on vous le signifie, à présent, et ça doit vous l'apprendre, comme si on vous l'avait dit et su depuis mille ans.

PICARD.

Je m'en réjouis de tout mon cœur ; j'aime mademoiselle depuis long-tems, le bonheur fait que vous êtes son frère ; je vous demande sa main, votre amitié me l'accorde, je l'épouse, et nous n'allons plus faire qu'une seule et tendre famille.

JOCRISSE, *en colère.*

Ah ! vous voulez l'épouser, et vous vous adressez à moi

pour ça ! jarni, vous êtes ben tombé ; il n'y a ni amitié, ni bonheur dans votre affaire. (*à Tontine.*) Mademoiselle ma sœur, commencez par disparaître, et d'une : et qu'il ne soit pus question de vous ici.

PICARD, *voulant la retenir.*

Eh mais, pourquoi ? laisser-là parler.

JOCISSE, *à Tontine.*

Fuyez, vous dis-je, esclispez-vous de devant les yeux d'un séducteur. (*Tontine sort.*)

SCENE XVI.

JOGRISSE, PICARD.

JOCRISSE.

Pour vous, M. Picard, si l'amour vous pique de ses traits, la raison me pique des siens, et me dit que si la beauté de ma sœur vous paraît *piquante*, j'ai le droit de m'opposer à s'te piquure-là !... et ça suffit pour vous faire *piqué* et *repiqué*.

PICARD.

Mais encore, mon cher Jocrisse, quels sont vos motifs pour me refuser.

JOCRISSE, *fièrement.*

Un chef de famille ne rend des comptes à personnes ; ça ne me conviens pas, et ça finit par-là ; d'après quoi, je vous défens par la suite, non seulement, d'attaquer mademoiselle ma sœur par une parole inconséquente, mais même de laisser tomber sur elle un regard audacieux. (*il sort avec un ton.*)

SCENE XVII.

PICARD, *seul.*

Qu'est-ce que c'est donc que ce ton que M. Jocrisse prend-là avec moi ?... Oh ! ventrebleu ! je m'avise, et c'est clair, c'est l'amour qui a fait en lui cette métamorphose !... Oui, Jocrisse n'est pas le frère de mademoiselle Tontine, car depuis le tems que je la connais, j'aurais dû le savoir ; il est son amoureux, et il l'a introduit ici sous le nom de sa sœur pour avoir plus beau jeu auprès d'elle ; oh bien, mais je ne dois pas croire qu'elle soit bien éprise de sa personne, l'intérêt l'attache à lui, et comme je peux lui promettre davantage, ce même intérêt la portera sûrement à me donner la préférence...

SCENE XVIII.

PICARD, FONROSE, *arrivant du fond.*

FONROSE.

Eh bien! Picard, as-tu fait prévenir mon oncle que je venais déjeûner avec lui.

PICARD, *d'un air préoccupé.*

Oui, monsieur.

FONROSE.

Lui as-tu dit que je voulais une caisse de son meilleur vin.

PICARD.

Pas encore; je ne l'ai pas vu jusqu'à ce moment.

FONROSE.

Eh! qui t'arrête donc là au lieu de faire ma commisssion!

PICARD.

Monsieur, c'est que des circonstances... Pardon, monsieur, il y a long-tems que je suis à votre service, et vous m'avez toujours témoigné beaucoup de bonté, permettez que je vous ouvre mon ame!

FONROSE.

Oui, mon ami; mais ton début est si dramatique qu'il me serre le cœur. Annonce-moi donc le fait dans un ton moins larmoyant.

PICARD.

Monsieur, je raffole d'une fille charmante, qu'avec votre permission, et la sienne, s'entend, je voudrais épouser... mais je viens de découvrir que j'ai un rival.

FONROSE, *riant.*

Eh bien, mon enfant, ce n'est là qu'un sujet de comédie, pourquoi donc me présentes-tu cela au tragique.

PICARD.

Et ce rival, c'est Jocrisse, qui a introduit ici cette aimable fille sous le nom de sa sœur, en trompant ses maîtres; et qu'en s'arrogeant impudemment l'autorité de frère, il m'a défendu de parler à mon amante, et même de la regarder. C'est lui, en un mot, qui veut condamner mon amour au silence et au désespoir.

FONROSE, *riant.*

Eh! mon garçon, je ne vois dans tout cela, que la matière d'une plaisanterie que monsieur Jocrisse peut nous fournir, et dont il faut s'amuser; je t'y aiderai même volontiers... à moins que le cœur de la belle ne soit pour lui.

PICARD.

Oh ! monsieur, il est impossible qu'une jeune fille aimable se laisse prendre à un imbécille comme Jocrisse.

FONROSE.

Pourquoi non ? tu sais qu'on dit que l'amour est aveugle, et on ne peut pas répondre des effets qu'il produit. Vas toujours m'annoncer à mon oncle.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, TONTINE.

PICARD, *à son maître.*

Tenez, monsieur, la voilà.

FONROSE, *à part, la regardant.*

Elle est vraiment très-jolie ! ses faquins de valets sont bien heureux de rencontrer des minois aussi appétissans...

TONTINE, *à Fonrose.*

Monsieur, mon maître et ma maîtresse avertis de votre arrivée vous invitent à passer dans le sallon.

FONROSE.

J'ai le tems de les aller trouver, ma belle enfant, j'aurais auparavant quelque chose à vous dire.

PICARD, *bas à Fonrose.*

Oh ! mon cher maître ! je vous en supplie, parlez lui bien pour moi.

FONROSE, *bas à Picard.*

Oui ; mais aux conditions que je t'ai dites. (*Picard sort.*)

SCENE XX.

FONROSE, TONTINE, *mettant la nape sur la table.*

FONROSE.

Elle est ma foi charmante et elle vaut mieux que ses deux prétendans... Mais, voyons pour qui elle incline. (*il va a elle.*) Eh bien, ma chère fille ! pourquoi vous tenir ainsi éloignée ? est-ce que je vous fais peur.

TONTINE, *poliment.*

Oh ! non, monsieur.

FONROSE.

Soyez assurée que je ne vous veux que du bien ; vous m'intéressez vraiment, et mon desir est de vous en donner des preuves.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *portant un cabaret, sa cafetière et ses tasses, s'arrête au fond.*

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! la v'là avec un monsieur, à présent, ça sera-ti encore un amoureux celui-là ; épluchons un peu ça.

FONROSE, *à part, appercevant Jocrisse.*

Jocrisse nous écoute, je veux me divertir à l'intriguer. (*haut, à Tontine.*) Picard, mon valet, m'a déclaré qu'il avait de l'amour pour vous, parlez-moi franchement, votre cœur répond-il à sa tendresse.

TONTINE.

Oh ! non, monsieur, point du tout.

JOCRISSE, *à part.*

Pardine, elle aime ben mieux le maître.

FONROSE, *à Tontine.*

Oui, je sais celui qui vous tient au cœur. (*bas à elle exprès.*) C'est Jocrisse, ne le cachez plus. (*haut avec malice.*) Vos maîtres qui vont croire à votre amour pour Jocrisse, d'après le rapport de mon valet, pourraient se fâcher et vous donner votre compte ; mais rassurez vous, dans ce cas, moi, qui m'intéresse à vous, je vous prendrai au service de mon épouse.

JOCRISSE, *à part.*

Ce sera encore ben pus commode !

TONTINE, *à Fonrose.*

Ah ! monsieur, ce sera une grande bonté de votre part !

JOCRISSE, *derrière.*

Voyez comme elle mord à la grappe ! ah ! queu trahison de perfidie... (*de colère il jette à terre son cabaret et trépigne des pieds.*)

FONROSE, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là !

JOCRISSE, *avançant.*

C'est moi, monsieur, qui vous demande a queu tite c'est ti qui vous convient de venir intenter à l'honneur de l'innocence d'une ingénue. (*à Tontine.*) Eloignez-vous de rechef, mademoiselle, je vous le commande par toute l'autorité qu'un frère a dessus sa sœur.

FONROSE, *riant.*

Ta sœur, elle ne l'est pas, Picard qui la connaît très-bien, me l'as appris. (*à Tontine.*) Demeurez, mademoiselle.

JOCRISSE, *en colère.*

Eh ben, si elle ne l'est pas ma sœur, elle va bentôt m'être encore plus que... Ainsi vos ambûches perfides m'offencent de ben pu près. (*à Tontine.*) Partez encore un coup, mamzelle ou craignez...

FONROSE, *la retenant.*

Restez, vous dis-je, et ne craignez rien de lui.

TONTINE.

Eh! mais, Jocrisse, vous ne savez pas... écoutez donc monsieur, et remerciez-le plutôt.

JOCRISSE.

Moi ! le remercier !... en v'là une bonne ! et vous restez auprès de lui ! ah ! c'est-à-dire que vous me bravez en vous retirant sous les ailes de sa protection... Eh ben, ingratte ! félonne ! je vous renonce à mon tour, vous êtes une ame vénale que la richesse a t'éblouie ; vous ouvrez les yeux dessus la fortune, et vous fermez l'oreille à la tendresse d'un amant véritable et candide ; mais vous en serez punite.

TONTINE.

Mais, mon cher Jocrisse ! a qui en avez-vous ? qu'est-ce qui peut donc vous fâcher !

JOCRISSE.

Eh non, il n'y a pas t'encore de quoi, p'têtre ? on vous souffle z'a moi et je ne m'en plaindrai pas !... allez, allez, je vous déloyale !

FONROSE, *à part.*

La chose prend fort bien, et me voilà son rival déclaré ! (*haut à Tontine.*) Laissez-nous un instant, mademoiselle, je vais m'expliquer avec lui ! (*Tontine fait une révérence à Fonrose et sort.*)

SCENE XXII.

FONROSE, JOCRISSE.

JOCRISSE, *en colère, la regardant partir.*

Voyez-vous qu'elle fait tout ce qu'il lui dit !... Oh ! si nous étions égals tous les deux, l'explication serait bentôt faites ; va ! mais je ne t'en tiens toujours pas quitte.

FONROSE.

Ecoutez-moi, mon cher Jocrisse.

JOCRISSE, *brutalement.*

Non, monsieur, je ne suis pas votre cher Jocrisse, et c'est indigne à vous des conduites comm'ça !... mais, je vais

l'dire à vote onque et à vote tante que vous venez engeoler leu servante dans leu maison.

FONROSE.

Et moi, je vais t'accuser de les avoir abusés en introduisant ici ta maitresse sous le nom de ta sœur, ils te chasseront ignominieusement.

JOCRISSE, *outré.*

Eh ben, tant mieux ! je serai mon maître, et rien ne m'opposera pus de vous demander vengeance de vote double méchanceté.

FONROSE, *riant.*

La peste ! est-ce que c'est tout de bon que tu me menace d'un duel?

JOCRISSE.

Oh ! si j'osais... mais tout au moins votre téméraire valet me le paiera pour vous deux.

FONROSE, *riant toujours.*

Eh bien, mon cher, je m'y prêterai de tout mon cœur, et même, pour ne pas être en reste avec toi, je te fais le premier le défi pour lui qui sera mon champion ; tiens, voilà ton attaque et le gage du combat. (*il ôte un de ses gands lui en touche légèrement la figure et le jette à ses pieds.*) Relève-le, et va te préparer pour la bataille, ici même, Picard t'attendra. (*à part.*) Allons-lui faire sa leçon. (*il sort.*)

SCENE XXIII.

JOCRISSE, *seul, qui est resté comme pétrifié de colère ; il se frappe la tête de ses poings et des pieds par terre.*

Ah ! sarpedié, c'est-i un affront, ça !... et je le souffrirais ! que le nom de Jocrisse, jusqu'à présent respectable et sans tache, soit putôt déshonoré et anéanti à tout jamais !... me souffler ma maîtresse et me donner un soufflet sur ma figure ! et avec son gand encore ; comme s'il avait craint de me faire trop d'honneur en me le donnant avec sa propre main ! v'là ce que y a d'pus piquant ! on sait ben que tout l'monde est exposé à recevoir des soufflets... mais avec un gand ! (*il le ramasse avec fureur.*) Non, je ne l'avalerai pas celui-là !... oui, v'là ma colère qui devient furieuse ; et pour m'animer encore pus, faut que je fasse ici des miennes !... aussi ben je n'ai pus rien à y ménager, pisqu'il va m'en faire chasser... d'abord, pour li prouver qu'il n'y déjeûnera pas avec son onque et que je ne le servirai pas, c'est que je vas tout cas-

ser... Oh ! je veux que ma vengeance fasse frissonner ; renversez-vous chaises et fauteuils ! fracassez-vous verres et assiettes, démolissez-vous tables et buffets... et courons jusqu'à la cave pour mettre en pièce les bouteilles !... (*Comme il va pour sortir, il voit entrer Tontine, il recule d'horreur*)

SCENE XXIV.

TONTINE, JOCRISSE, *détournant la tête.*

JOCRISSE.

Ah ! voilà la cause de mon affreux malheur !

TONTINE.

Eh mais, mon dieu ! quel tapage horrible... est-ce que vous êtes donc possédé, M. Jocrisse.

JOCRISSE.

Perfide ! osez-vous bien vous représenter devant les regards de ma colère !

TONTINE.

Mais, je ne vous comprends pas, qu'avez-vous donc à me reprocher ?

JOCRISSE, *furieux.*

Ce que j'ai !.... je ne vous ai ti pas t'entendu dire à M. Fonrose que vous ne pouviez pas m'aimer ! et n'avez-vous pas par cette parole incendiaire, autorisé sa flamme criminelle et infestueuse ! mais j'y mettrai bon ordre, et vous allez voir une fière cattartrophe à vos amours.

TONTINE.

Eh ! mon cher Jocrisse, écoutez-moi.

JOCRISSE, *la repoussant durement.*

Non ; non, périsse mon rival ! me v'là lâché, mam'selle ! la mort ou la victoire !

(*il sort en tragédien par la porte de la rue ; Tontine tombe sur un fauteuil.*)

TONTINE, *anéantie et dans sa douleur.*

O dieu !

SCENE XXV.

TONTINE, M. et Mad. DUVAL, FONROSE.

Mad. DUVAL, *appercevant les débris.*

Qu'est-ce que c'est que tout ce désordre-l à

DUVAL, *à Fonrose.*

La peste ! mon neveu, il parait que vous l'avez pous*Jocrisse jaloux.*

bien vivement, et voilà un terrible dégat que vous m'occasionnez-là.

FONROSE, *riant.*

Mon cher oncle, je ne voulais qu'en rire, comme je vous l'ai dit, et je ne pensais pas que sa colère aurait été si loin.

Mad. DUVAL.

Comment ! c'est ce misérable Jocrisse qui a fait tout ce désastre-là.

FONROSE, *riant.*

Ma chère tante, laissez-nous continuer, je réparerai tout...

TONTINE, *se jettant aux genoux de madame Duval.*

Pardon pour Jocrisse, madame ! le pauvre garçon à la tête perdue. (*à Fonrose.*) Monsieur, je vous en conjure. (*à Duval.*) Mon bon maître, excusez-le... hélas ! il est peut-être mort à présent ! ah ! grace, pour Jocrisse !

(*Fonrose relève Tontine.*)

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE, *armé d'épée, de fusil, de hallebarde, son chapeau en tapageur, des pistolets à sa ceinture.*

JOCRISSE, *durement à Tontine.*

Demandez pardon pour vous toute seule, mam'selle, pour moi, je ne suis pas coupable, si j'ai cassé queuq'chose ici à mes maîtes, je les zi en tiens quitte; pour vous, monsieur, je ne le sommes pas ensemble; mais c'est votre valet que j'attends ici pour me faire raison pour vous en vote présence.

Mad. DUVAL.

Quoi ! tu oserais devant nous...

FONROSE.

De grace, ma chère tante, laissez-nous répondre avec honneur au defi du courageux Jocrisse.

DUVAL, *affectant de la gravité.*

Sans doute, c'est une affaire qui doit se décider noblement.

JOCRISSE, *à M. et Mad. Duval, touchant son épée.*

Oui, monsieur et madame, il faut que le foureau en déide. (*à Fonrose.*) Où est-il donc, monsieur, vote champion mplaçant.

SCENE XXVII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, PICARD, *entre du fond une épée au côté.*

PICARD, *fièrement.*

Le voilà. (*à madame Duval.*) Madame, Jocrisse est un imposteur qui a voulu abuser ici tout le monde, et qu'avec votre permission je vais punir de sa témérité. (*à Jocrisse.*) A moi, faquin, et défends-toi, si tu l'ose. (*il tire son épée.*)

JOCRISSE, *furieux, déposant son fusil.*

Si je l'oses ! oh ! je me battrais contre une armée d'escadrons... (*il tire la sienne.*) Mais, mademoiselle, au moment de périr par vote faute, je ne veux pas que vous restiez sans ressources après la mort de mon trépas ; pour lors messieurs armé de *piques*, je veux voir si mon rival a du *cœur*, ainsi, je demande une treffe en attendant que je le couche sur le carreau ; cependant, comme il se pourrait que je la gobisse, je voudrais faire venir votre notaire pour l'y dicter un testament ousque je ferai à mademoiselle la donation de tous mes biens passés, présens et futurs, enfin de tout le luméraire qui se trouvera dans ma tirelire.

DUVAL.

C'est fort bien, mon cher Jocrisse, nous sommes tous contens de toi, et le notaire, aulieu d'écrire ton testament, fera ton contrat de mariage avec mademoiselle qui n'a jamais pensé à te trahir.

JOCRISSE.

Comment ! je n'ai t'i pas t'entendu de mes véritable orreilles, et n'ai-je t'i pas tout vu de mes yeux.

FONROSE.

C'était une plaisanterie et une épreuve que je voulais faire de ton amour ; Picard cède lui-même à tes droits et n'est plus ton rival.

JOCRISSE.

C'est-i ben vrai, et puis-je t'i le croire tant que je le vois armé de pied en carpe contre moi avec son épée flamboyante.

PICARD, *jettant son épée.*

Elle ne te menace plus et tu ne vois en moi qu'un camarade et un ami.

DUVAL.

Oui, oui, sois tranquille et vas déposer ton arsenal.